



## « Le piège de la diversité. Une critique de l'activisme » par Daniel Bernabé

Source <https://www.lamarea.com/2017/03/29/la-trampa-la-diversidad-una-critica-del-activismo/>  
2017

Photo couverture du livre « La trampa de la diversidad » de Daniel Bernabé tel que vu sur l'application »Audible «

*« S'il y a quatre facteurs qui reviennent dans le mouvementisme actuel, ce sont le manque de matérialité dans l'analyse, le relativisme culturel, l'acceptation inconsciente des valeurs néolibérales et la survalorisation du langage et du symbolique. S'il y en a un qui l'emporte sur tous, c'est l'absence de critique des contradictions et des incohérences qui se produisent. »*

Daniel Bernabé

*En avril 2018, Daniel Bernabé publie son troisième ouvrage, La Trampa de la diversidad, un essai dont l'origine remonte à un article intitulé « La trampa de la diversidad, una crítica al activismo » qu'il a publié dans La Marea le 29 mars 2017. Le livre part de l'idée que, bien que les politiques identitaires soient respectables (celles qui se réfèrent, par exemple, au féminisme, à la diversité sexuelle ou à l'animalisme), elles désintègrent la lutte de la classe ouvrière contre le capitalisme en générant des dynamiques de compétition, ce qui ne signifie pas que Bernabé soit contre le féminisme, la cause gay ou l'environnementalisme.*

*Le livre a été un énorme best-seller et est entré dans sa cinquième édition six mois seulement après sa sortie. Cependant, il a également suscité de nombreux débats au sein de la gauche en tant que livre controversé, notamment des attaques personnelles contre Bernabé sur les réseaux de médias sociaux Twitter et Facebook. De nombreuses rubriques d'opinion, comme celle de l'écrivain Juan Soto Ivars ou celle du journaliste Víctor Lenore dans El Confidencial, ont été consacrées au livre, et des animateurs*

de talk-show comme Kiko Matamoros de Deluxe en ont parlé. Le membre du Congrès et coordinateur fédéral d'Izquierda Unida, Alberto Garzón, est entré dans le débat et a consacré plusieurs articles dans eldiario.es pour critiquer l'œuvre de Bernabé, un fait qui n'est pas passé inaperçu pour de nombreux journalistes qui suivaient la controverse.

\* \* \* \* \*

## **Le piège de la diversité. Une critique de l'activisme**

*Daniel Bernabé*

Source: <https://www.lamarea.com/.../la-trampa-la-diversidad-una...>

Cela finit par devenir fastidieux, sinon inquiétant, de voir l'intérêt soudain que les intellectuels et les communicants portent à l'*alt-right*, c'est-à-dire à l'ultra-droite, comme d'habitude maquillée par la myopie inflexible de ce siècle. Lorsque certains d'entre nous parlaient, il y a quelques années, du fascisme des sitcoms, nous faisons précisément référence à un danger clair et latent que l'on pouvait percevoir sans avoir étudié un master en sciences politiques à 20 000 euros, un danger dans lequel les vieilles idées réactionnaires reviendraient revêtues des habits neufs de la rébellion, de l'identité et des médias, profitant de la confusion de la crise.

Que personne ne nous ait prêté attention est dû au fait que lorsque vous ne faites pas partie d'un monde établi tel que celui de l'université, du journalisme ou de la littérature et que, de plus, en raison de votre classe sociale, vous ne disposez pas du capital social qui vous permet de vous promouvoir par le biais de vos contacts, votre travail a finalement la même valeur que les écrase-merdes<sup>1</sup> avec lesquels vous sortez dans la rue.

Cette introduction sert non seulement à justifier le fait que nous sommes fatigués que les médailles soient toujours attribuées aux mêmes personnes, mais aussi à montrer que ces analyses commencent à être un mirage accusateur. La nouvelle ultra-droite ressemble en tout point à l'ancienne, non seulement dans ses programmes et ses dangers, mais aussi dans les méthodes utilisées pour arriver au pouvoir. Le mensonge, la politique réduite aux médias, un intérêt feint pour les questions sociales et la capacité à s'appropriier les manifestations culturelles des autres étaient déjà présents dans le fascisme des années 30, notamment en Italie, où les chemises noires ont gagné la sympathie de la classe moyenne, de nombreux intellectuels et artistes et de certains ouvriers en utilisant des idées alors en vogue, comme le syndicalisme, l'avant-garde et la radiodiffusion. Quiconque croit

1 *Las pisamierdas* dans le texte. (NdT)

qu'Hitler et Mussolini sont apparus en promettant de déclencher une guerre qui ferait 60 millions de morts se trompe.

Il semble très intéressant d'expliquer, au-delà du classisme et de l'alarmisme auxquels le libéralisme pro-vert a recours, que la montée de l'ultra-droite actuelle a des causes étroitement liées à la perte de valeur de la démocratie parlementaire sous la botte de la mondialisation néolibérale, et aux énormes inégalités que ce projet a provoquées. La suite, le mirage accusateur, est une autre étape dans laquelle toute stratégie de l'*alt-right* tend à être surévaluée. Le pire dans ces analyses, c'est qu'elles se terminent toujours par le slogan : « La gauche n'a pas été à la hauteur ». Ce qui est indigne, c'est que cette phrase vient généralement de personnes qui abjurent, rabaisent et attaquent la gauche depuis au moins deux décennies. Il est toujours utile de rejeter la responsabilité d'une intoxication alimentaire dans votre restaurant sur le cuisinier que vous avez viré il y a plusieurs années en l'accusant de ne plus être dans le coup.

Il semble clair que la social-démocratie transformée en socio-libéralisme a ouvert aux ultras les portes du désenchantement. Il faut commencer à réfléchir à la responsabilité de ce désenchantement des théories situées entre l'altermondialisme et le post-modernisme qui ont émergé dans les années 1990 et qui ont marqué l'agenda protestataire de ces 25 dernières années. Cette manière rhétorique détournée de les définir provient d'une des rares choses qui leur ont donné un corps commun : l'intérêt qu'ils mettent à se démarquer fortement du concept de la gauche. Il est vrai qu'après les décombres du Mur et la parade de Noël sur la Place Rouge (on dit que des larmes pieuses ont coulé au Vatican), il était très difficile de ne pas se réclamer du socialisme, se déclarer de gauche, s'unir de manière plus ou moins sentimentale à tout cela. Il est vrai que la recomposition d'un mouvement de protestation mondial a été exceptionnellement rapide et que seulement huit ans plus tard, le contre-sommet a eu lieu à Seattle. Mais il n'en est pas moins vrai qu'entre la nécessité et la précipitation, trop de choses qui avaient été utiles ont été oubliées et trop d'autres ont été acceptées avec la naïveté d'un nouvel orphelin.

Aujourd'hui déjà, on observe régulièrement d'étranges débats au sein des mouvements de protestation qui sont caractéristiques des résultats de cette recomposition hâtive : Des militantes féministes qui théorisent sur la burqa ou la prostitution comme moyen d'émancipation des femmes, des militants LGBT qui défendent les mères porteuses, des défenseurs des animaux qui comparent un abattoir aux camps de concentration, des militants de la précarité qui s'intéressent à l'économie collaborative, des activistes culturels revendiquant les expressions ordurières comme populaires, des activistes de la santé s'opposant aux vaccins, des activistes ethniques traitant la polygamie avec respect, ou des activistes environnementaux capables d'accepter la mort par malnutrition plutôt que les avancées technologiques

dans les cultures. Ce gigantesque non-sens, soyons clairs, n'est pas seulement tragique en lui-même en raison des dommages qu'il cause à chacune des revendications, en les montrant à la société comme un non-sens inacceptable, il n'est pas seulement contre-productif en raison de l'énorme désorientation qu'il provoque, il est particulièrement dramatique dans un contexte où l'ultra-droite présente aux citoyens un programme axé sur des questions immédiates et tangibles telles que l'emploi, la sécurité ou la lutte contre la corruption et facilement recevables à partir du bon sens toujours conservateur, comme le nationalisme ou l'identité (une autre question est le véritable programme des ultras).

Cela signifie-t-il que toutes les rubriques ci-dessus sont mauvaises en soi, que leurs revendications ne sont pas justes, que leurs objectifs ne peuvent être partagés par la majorité ? Cela signifie-t-il que toutes ces expressions de la lutte sont des partis-pris qu'il faut reporter *sine die* ? Pas du tout. Cela signifie que toutes les rubriques ci-dessus ont été affectées par le postmodernisme et le néolibéralisme à un point tel que certaines de leurs revendications commencent à contredire leurs objectifs initiaux, de manière si subtile que les militants eux-mêmes n'ont pas conscience de la spirale autodestructrice dans laquelle ils sont plongés. D'autre part, certaines expressions du féminisme, le LGBT ou l'environnementalisme ne sont pas bien pires que la gastronomie, la littérature ou la science. La maladie n'est pas spécifique à certains collectifs ou à une certaine façon de penser, la maladie un mal de l'époque, consubstantiel à un système économique, et bénéfique aux minorités qui détiennent le pouvoir.

Mais comment en est-on arrivé là ? Répondre à chacun des exemples donnés nécessiterait un article par réponse, et pour expliquer l'ensemble du parcours, il faudrait un essai de 300 pages. D'autre part, il est possible, en synthétisant et en cherchant les aspects communs, de dessiner une carte avec des aspirations qui ne sont pas seulement punitives mais, surtout, comme une tentative argumentative qui pourrait être utilisée pour réduire les craintes d'une gauche consciente et inactive face au mouvement réel.

Pour quelqu'un qui participait pour la première fois de sa vie à une manifestation, prendre part à une manifestation antimondialisation était déconcertant. José María Aznar, grâce à son provincialisme douloureux, a eu une expression involontaire de génie lorsqu'il a défini l'une de ces marches comme : « Une pagaille avec beaucoup de monde ». La vérité est qu'on ne peut pas mieux dire. Bien que l'on ait supposé que ce qui rassemblait les manifestants était spécifiquement le rejet d'un des sommets d'une organisation financière internationale ou, plus largement, un anticapitalisme diffus, il s'est finalement agi d'une foule où il était plus important d'exalter la spécificité de chaque cortège que toute revendication commune. Il y eut un moment, en effet, où les sacs à dos ne pouvaient plus contenir de brochures d'organisations et de causes proches de la désintégration

atomique. L'antimondialisation donnait l'impression d'une énorme diversité, mais en réalité elle n'était guère représentative. La conséquence, outre le manque d'opérabilité, était paradoxale, car il n'était pas rare de se retrouver à une conférence donnée par un activiste de Torreldones<sup>2</sup>, très au fait de la déforestation de l'environnement des communautés mapuches<sup>3</sup>, qui ignorait totalement les conditions de travail des travailleuses domestiques dans sa ville. Penser globalement, agir localement semble ne jamais avoir été pleinement compris.

Tout en révélant l'âge de l'auteur, l'anecdote est symptomatique de quelque chose qui s'est figé dans la culture de la protestation : la spécialisation du militant. Alors qu'au XX<sup>e</sup> siècle il y avait la figure du militant, attaché à une organisation politique ou syndicale, aspirant à un changement général et fortement lié à un territoire ou à une branche professionnelle, au XXI<sup>e</sup> siècle, il y a des activistes qui consacrent une grande énergie pendant une courte période à des questions sur lesquelles leur travail n'aura aucun impact. En revanche, lorsque les enjeux leur sont proches, leur spécificité les conduit à perdre complètement de vue la vision globale du conflit. Tout cela est-il un problème d'attitude, de myopie, de manque d'organisation ? C'est possible. Mais il s'agit avant tout d'un problème idéologique, celui qui est apparu lorsque des philosophes français en rupture de ban ont été adoptés avec enthousiasme par les élites universitaires américaines progressistes, très influentes en matière de théorie et de consensus sur le traitement des conflits, mais totalement ineptes en matière de résolution des conflits et de politique immédiate.

S'il y a quatre facteurs qui reviennent dans le mouvement réel actuel, ce sont le manque de matérialité dans l'analyse, le relativisme culturel, l'acceptation inconsciente des valeurs néolibérales et la survalorisation du langage et du symbolique. S'il y en a un qui l'emporte sur tous, c'est l'absence de critique des contradictions et des incohérences qui se produisent.

Ce n'est pas nouveau qu'il y ait des débats sur la réglementation de la prostitution, mais c'est nouveau qu'il y ait une partie du féminisme qui utilise l'argument droitier de la liberté individuelle au sein du marché. Il est frappant de constater que des publications qui consacrent beaucoup d'espace aux déconstructions culturelles afin de rendre le patriarcat visible n'ont pas, parmi des centaines d'articles, une interview des Kellys<sup>4</sup>. Ou que le

---

2 Torreldones est une commune située à 29 km de Madrid dont les habitants possèdent un des revenus les plus élevés par habitant dans la Communauté de Madrid. (NdT)

3 Les Indiens Mapuches constituent un peuple de plus d'un million d'indigènes vivant à cheval entre le Chili et l'Argentine. Ces autochtones revendiquent la rétrocession de leurs terres et l'autonomie de leur peuple. Une lutte qui leur vaut d'être soumis à la loi anti-terroriste au Chili. (NdT)

4 L'association « Las Kellys » (contraction de « las que limpian », celles qui nettoient) regroupe des femmes de chambre en révolte contre des conditions de travail qui se détériorent et la précarité. Elles luttent en particulier contre la sous-traitance du

*mansplaining*<sup>5</sup>, une bonne analyse d'un phénomène réel, finisse par être élevé au rang de théorie pour aboutir à une attitude pré-moderne où seul un collectif affecté par une telle oppression peut s'exprimer à son sujet. Il est notoire que pour pouvoir suivre une discussion sur le genre, il est nécessaire de maîtriser un glossaire d'anglicismes ingérables et changeants que même les experts en la matière ne sont pas en mesure de standardiser. Il est symptomatique qu'il y ait un débat sur l'insécurité de l'emploi et que l'économie collaborative, la dernière invention pour transformer le travailleur en une unité de production sans droits et atomisée, soit présentée comme une opportunité offerte par la technologie. Il semble normal qu'il y ait une controverse sur la façon dont nous nous alimentons et son impact sur la santé et l'environnement, au point qu'un homme qui vend des steaks soit taxé de génocidaire. Il semble surprenant que la discussion sur les OGM se concentre sur des conspirations absurdes et non sur leur utilisation comme outil de contrôle économique. Il est douloureux que personne ne semble capable d'articuler un discours contre le fondamentalisme religieux d'un point de vue laïque.

Tous ces exemples, et les formes d'analyse auxquelles nous les avons précédemment associés, ne sont pas le problème en soi, mais le résultat de ce que nous pourrions appeler le piège de la diversité. Supposer qu'il existe des conflits parallèles au conflit capital-travail n'est pas la même chose que de supposer que ces conflits sont indépendants et étanches les uns par rapport aux autres. Alors que les mouvements révolutionnaires du 20<sup>e</sup> siècle s'efforçaient de trouver ce qui unissait des personnes différentes, l'activisme du 21<sup>e</sup> siècle s'efforce de rechercher la différence des unités. Ainsi, alors que le concept de classe est une tentative, basée sur l'analyse d'une situation matérielle, de rechercher quelque chose de profondément transversal qui transcende les nationalités, les sexes et les races, la tendance actuelle semble déterminée à créer un système d'analyse où les individus sont soit détenteurs de privilèges, soit victimes d'oppressions qu'ils échangent indépendamment de leur position dans le système productif.

Il ne s'agit évidemment pas de nier que les gens ont des problèmes spécifiques liés au genre, à la race ou à l'orientation sexuelle, mais plutôt que ces problèmes sont étroitement liés soit aux besoins du système économique, soit à la structure idéologique qui le justifie. De même, ces personnes ne seront pas confrontées à ces problèmes de la même manière, quelle que soit la classe sociale à laquelle elles appartiennent.

Si le capitalisme connaît quelque chose, c'est l'appropriation, c'est le fait d'écraser des idées apparemment radicales avec sa gigantesque machinerie

---

nettoyage. (NdT).

5 Le *mansplaining* (de l'anglais « *man* », homme, et « *explaining* », explication) est un concept féministe né dans les années 2010 qui désigne une situation dans laquelle un homme explique à une femme quelque chose qu'elle sait déjà, voire dont elle est experte, souvent sur un ton paternaliste ou condescendant. (NdT)

de bon sens et les rendre emballées et désactivées. Nous avons déjà eu un président noir aux États-Unis, sous l'administration duquel les problèmes raciaux ne se sont pas améliorés. Le leader de l'extrême droite néerlandaise est un homosexuel, le leader de l'extrême droite française est une femme. Il n'y a pas longtemps, on m'a raconté comment une entreprise de l'économie du partage, où la plupart des travailleurs sont de faux indépendants, avait installé des toilettes unisexes pour lutter contre la discrimination sexuelle. Récemment, j'ai lu un texte expliquant comment dans une chaîne de montage d'un pays d'Europe centrale où régnait une précarité criminelle, il y avait une cantine avec des produits respectant les interdits alimentaires religieux. Certaines multinationales se sont montrées solidaires de l'accueil des réfugiés.

Il semblerait que s'ils nous jetaient par-dessus bord, ils le feraient toujours en tenant compte de nos spécificités et de nos croyances, de notre diversité excluante. Le pire, c'est que nous commençons à considérer cela comme une victoire.